

Jean Noël Chrisment, chirurgien du verbe

ON croyait bien l'espèce des médecins écrivains en voie d'extinction depuis que Céline, Duhamel ou, plus loin dans le temps ; Conan Doyle, avaient disparu. Mais à Montpellier, et même s'il n'a pas encore la notoriété de ses illustres confrères, le docteur Jean Noël Chrisment, chirurgien orthopédiste, s'impose à tous comme un poète authentique. Encore peu connu du grand public, il est en revanche reconnu par ses pairs de la littérature, puisque son dernier ouvrage de poésie *Extrémités* vient d'être édité chez Gallimard.

Né à Saint-Maur en 1952 il a fait ses études de médecine et l'internat à Toulouse. Il s'est installé ensuite à Montpellier où sa femme était psychiatre. En quelques sorte : le parcours banal d'un médecin spécialiste. Ce qui l'est moins, c'est qu'à peine pubère, à 14 ans, J. N. Chrisment a connu en même temps que d'autres émois ses premiers besoins d'écrire de la poésie.

Notre médecin poète sera présent à la Comédie du Livre et lira ses poèmes sous chapiteau le 26 mai. Les autres jours, il signera au stand de la librairie Molière.

Entretien avec un homme plein d'enthousiasme et de passion pour l'écriture.

Comment avez-vous pu concilier 2 trajectoires aussi contradictoires que les études médicales, donc scientifiques, avec la poésie ?

J.N.C : Les trajectoires, en fin de compte, ne me semblent pas aussi contradictoires que cela. Ce sont deux approches humaines parallèles. Cocteau ne disait-il pas d'ailleurs que le poète, toujours, est un peu médecin ?

Dans le même ordre d'idée, vous exercez la profession de chirurgien avec rigueur et précision, activités semble-t-il opposées au rêve et à la poésie...

J.N.C : La poésie et la chirurgie demandent rigueur et précision de manière assez comparable. Un peu dans le sens où Valéry l'entendait. La poésie ne se résume pas à l'émotion qu'elle engendre, elle se manifeste surtout dans la mise en forme de cette émotion.

Avez-vous pu établir un pont entre ces deux activités ?

J.N.C : Il y a quelques passerelles entre chirurgie et



poésie : une sensibilité, la souffrance, la gestion de la souffrance.

Quels sont vos poètes de référence, contemporains ou antérieurs au 20ème siècle ?

J.N.C : Mes écrivains de prédilection : Aragon, Apollinaire, Char, Pierre Jean-Jouve et bien sûr les incontournables Baudelaire et Rimbaud. Dans nos aînés immédiats, je distingue Jacques Réda, pour sa grande consistance et son amitié.

A l'instar des poètes que vous aimez, comme Aragon, pensez-vous que la poésie puisse être un outil idéologique ou, au contraire, une fin en soi ?

J.N.C : Je suis plutôt réservé sur l'usage idéologique de la poésie à l'heure actuelle. Hors circonstances particulières comme la famine, la guerre, l'oppression. Ceci sans adhérer au concept de la poésie pure, ou absolue, développé par Valéry.

Quelle est, des grandes écoles de poésie, celle où vous auriez aimé vous situer ?

J. N. C : Je ne cherche à me situer dans aucune école. Je suis, je me sens seul en écriture.

Comment concevez-vous exactement la poésie ?

J. N. C : Pour moi, elle s'inscrit dans une tradition qui consiste paradoxalement à faire du nouveau. Elle s'adresse d'abord au cerveau dit reptilien, « vieux », c'est à dire les odeurs, la mémoire, l'affectivité, tout ce qui stimule et facilite la tâche de mémorisation pour le lecteur. Je cherche avant tout à lui faciliter la tâche pour qu'il ne soit pas gêné par la forme. Par dessus tout, la poésie doit être un partage d'acte créatif avec le lecteur.

Propos recueillis par Jean Rossi